

Quand James vint lui faire ses adieux, M. Cleghorn ne savait quelle contenance tenir. Il lui dit : « Ainsi, nous allons nous quitter. . . . C'est triste ! mais enfin votre loyauté, votre bon sens vous disent que. . . . enfin vous devez comprendre. . . . »

A chaque parole, M. Cleghorn prenant une prise de tabac, et lui était impossible d'achever sa phrase. Enfin il s'écria : C'est une chose décidée. Voyons, donnez-moi la main avant de partir."

M. Cleghorn mit dans la main de James un billet de cinquante livres et une lettre de recommandation pour une des meilleures maisons de Liverpool, où il aurait le double de ce qu'il avait gagné jusque-là. Mais James était désolé de quitter Monmouth, où il laissait son père, son frère et sa sœur.

Dans la soirée, James se rendit à l'auberge où descendait la voiture de Liverpool, pour y coucher. En traversant une rue qui conduait à la rivière de Wye, il entendit un grand bruit de gens qui se querellaient. A la clarté de la lune, il aperçut plusieurs hommes qui se battaient dans un bateau amarré au rivage. Il interroge une personne qui sortait de l'auberge et qui paraissait se soucier fort peu de la querelle.

« Ce sont des contrebandiers qui se disputent pour le partage de leur butin, » dit le passant, qui pressa le pas afin de s'éloigner du lieu de la querelle.

James, de son côté, s'en allait en toute hâte, lorsqu'il entendit les cris : « Au meurtre ! au secours ! au secours ! » Puis tout rentra dans le silence.

Quelques instants après, il lui sembla distinguer des gémissements. Il n'hésita pas à se diriger du côté où se faisaient entendre ces plaintes, dans l'espoir de rendre service à un malheureux. Lorsqu'il arriva, les gémissements avaient cessé : il regarda de tous côtés et ne put distinguer que les hommes du bateau qui ramaient avec force en descendant la rivière. Il se tint pendant quelques minutes sur le rivage, sans rien entendre que le bruit de leurs avirons. Puis un homme du bateau s'écria avec un terrible jurément : « Le voilà ! le voilà ! il vit encore ! Nous ne lui avons pas donné son compte ! il nous donnera le nôtre, lui ! » Les bateliers ramèrent de nouveau de toutes leurs forces, et James entendit encore les gémissements, quoiqu'ils fussent plus faibles qu'auparavant. Il chercha et finit par trouver le blessé, qui, après avoir été jeté par-dessus le bord, était parvenu à grand-peine à gagner le rivage, et s'était évanoui de fatigue en touchant la terre. Lorsque le malheureux reprit ses sens, il pria James de le transporter au cabaret le plus proche et de faire venir un chirurgien pour panser ses blessures. Le chirurgien vint, les examina et déclara qu'il craignait bien que le pauvre homme n'eût pas plus de vingt-quatre heures à vivre. Aussitôt qu'il fut capable de parler d'une manière intelligible, il déclara qu'il était allé boire avec des contrebandiers qui venaient de faire entrer de l'eau-de-vie dans la ville. Ils s'étaient pris de querelle à propos d'un baril de la liqueur introduite en fraude, et il ajouta qu'il reconnaissait bien celui qui lui avait porté le coup mortel.

On se mit immédiatement à la poursuite des contrebandiers, et l'on parvint à les arrêter. Ils furent conduits devant le magistrat. Tant que dura l'instruction, ils espérèrent qu'on les relâcherait sous caution. Ils avaient envoyé prévenir Tipsey, dont ils se disaient les hommes, et attendaient qu'il envoyât la somme nécessaire pour leur caution ; mais la caution de leur ami Tipsey ne fut pas jugée suffisante par le magistrat.

« En premier lieu, je ne puis relâcher ces hommes sous caution ; et si je le pouvais, dit le magistrat, pensez-vous que je puisse accepter la caution d'un tel personnage !

— Je le croyais très riche, dit James à voix basse.

— Vous vous trompez, monsieur, reprit le magistrat ; c'est

un homme ruiné ! J'ai de bonnes raisons pour le savoir. Il a un neveu, un M. Raikes, qui est joueur. Tandis que l'oncle faisait ici, au péril de sa vie, le trafic de la contrebande, le neveu, qui a reçu à Oxford l'éducation d'un homme du monde, perdit au jeu tout l'argent gagné par Tipsey durant vingt ans de trafic. De tels garnements finissent toujours ainsi. Tipsey n'est pas digne de la moindre compassion.

James, surpris de ce qu'il venait d'entendre, résolut de retourner sur-le-champ chez M. Cleghorn afin de le mettre sur ses gardes.

Il se rendit de grand matin au magasin.

« Vous ne paraissiez pas très satisfait de me revoir, dit-il à M. Cleghorn, et peut-être imputerez-vous à de mauvaises intentions la confiance que je viens vous faire. Mais mon estime pour vous me détermine à vous communiquer ce que j'ai appris ; vous ferez de mon information tel usage qu'il vous plaira. »

James raconta tout ce qui s'était passé, et quand M. Cleghorn eut entendu son récit, il le remercia dans les termes les plus vifs pour la sollicitude qu'il lui avait témoignée dans cette circonstance. Il l'engagea même à rester quelques jours de plus à Monmouth.

Inquiet des renseignements qu'il avait reçus de James, M. Cleghorn fit une enquête sur le jeune Raikes et sur son oncle. Les parents du jeune homme avaient tenu profondément secrètes les pertes considérables qu'il avait faites au jeu. Il leur avait été d'autant plus facile de dissimuler sa conduite qu'il était demeuré longtemps éloigné d'eux ; il n'était revenu à la maison qu'après avoir complété son éducation.

Le magistrat de qui James tenait ses premières informations avait à Oxford un fils qui confirma ces renseignements à M. Cleghorn. Celui-ci frémit du danger auquel il avait exposé sa fille. Le projet de mariage avec le jeune Raikes fut immédiatement rompu, et le mercier cessa toute relation avec Tipsey et les contrebandiers.

Il exprima sa reconnaissance pour James avec toute la vivacité de ses sentiments :

« Revenez demeurer avec nous, dit-il. Vous nous avez sauvés, ma fille et moi, de la ruine. Vous ne resterez pas mon commis plus longtemps, vous serez désormais mon associé. Je crois, maintenant que c'est fini, que j'aurais eu le cœur brisé de me séparer de vous. Mais votre père....

— Oh ! monsieur, interrompit James, si vous allez dire quelque chose de désobligeant pour mon père, de grâce ne le faites pas, je vous en conjure, car je ne puis le souffrir. Je ne le puis, en vérité, et ne le dois pas. C'est le meilleur des pères !

— Je suis certain qu'il possède le meilleur des fils, et c'est la plus douce bénédiction qui soit en ce monde. Je ne voulais rien dire d'offensant pour lui : j'allais seulement exprimer mes regrets de voir le père de mon associé dans une maison de charité.

— Il est déterminé à y rester, dit James, jusqu'à ce que ses enfants aient assez gagné d'argent pour le soutenir sans se gêner. Mon frère, mes deux sœurs et moi nous devons nous trouver tous ensemble à la maison de charité le premier du mois prochain, qui est le jour anniversaire de la naissance de mon père, nous réunirons alors tout notre gain et nous verrons ce que nous pouvons faire pour lui.

— Souvenez-vous alors que vous êtes mon associé, dit M. Cleghorn. Ce jour-là vous me prendrez avec vous. Ma bonne volonté fait partie de votre avoir, et mes promesses n'ont jamais été prises pour de vaines paroles."

(Traduit de l'anglais de miss Edgeworth.)

(La suite au prochain numéro.)